Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

58 | 2019

Histoire et archéologie : que faire du XIX^e siècle ?

Introduction. Trajectoires historiques des souverainetés africaines au XIX^e siècle

Isabelle Surun

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/6441>

DOI : 10.4000/rh19.6441

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2019

Pagination : 9-29

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Isabelle Surun, « Introduction. Trajectoires historiques des souverainetés africaines au xix^e siècle », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 58 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2023, consulté le 09 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/6441> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.6441>

Tous droits réservés

PON JEAN-BAPTISTE COULIBALY

*Le récit à l'épreuve de l'archéologie : les champs
de bataille et refuges du XIX^e siècle en pays tusian
(Burkina Faso)*

« Il y a donc des milliers d'années, le pays toussian actuel était habité mais on ne saura probablement jamais par qui au juste ». Cette phrase du révérend père Hébert souligne bien les limites des sources de l'ethnologue dans l'écriture de l'histoire de cet espace géoculturel. Toute chose qui ne saurait laisser indifférent une personne habitée par la conviction que « l'histoire se fait avec des documents écrits, sans doute. Quand il y en a. Mais elle peut se faire, elle doit se faire, sans documents écrits s'il n'en existe point¹ ». C'est à ce titre que l'histoire des conflits du XIX^e siècle dans l'espace du pays tusian est une aventure passionnante, un défi à relever pour l'archéologue que nous sommes.

Les Tusian (Toussian)² constituent une des sociétés de type villageois de l'Ouest du Burkina Faso. Chaque village possède ses institutions propres, et évolue dans une certaine indépendance vis-à-vis des autres³. Par « pays tusian », on désigne un espace aujourd'hui habité par différents groupes (principalement Tusian, Moose, Marka, Gurunsi, Bobo, Peuls). Cette zone se situe au voisinage des villes de Bobo Dioulasso à l'Est, Orodara à l'Ouest (en direction de Sikasso au Mali) et Banfora au Sud. L'installation des Tusian dans les espaces qu'ils occupent actuellement aurait commencé autour du XVI^e siècle et a suscité une histoire très conflictuelle avec les voisins entre le XVII^e et le XIX^e siècles. Du fait de sa situation stratégique entre les royaumes de Kong, du Kénédougou et de la proximité de Bobo Dioulasso, l'espace

1. Lucien Febvre, cité par Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996, p. 82.

2. Il existe trois orthographes de ce mot utilisé pour désigner la communauté et les hommes dont le territoire est au centre de cette recherche : *Toussian*, *Tusyan* et *Tusian*. L'écriture la plus courante est « Toussian ». Nous préférons la forme « Tusian » car plus simple et plus proche de la traduction phonétique. Par ailleurs, ce mot d'origine Djoula n'a pas de signification particulière pour les populations désignées ainsi. Il a l'avantage de réunir deux dialectes (*Win* et *Pintonbé*) qui reconnaissent l'appartenance à un même groupe.

3. Yénouyaba Georges Madiéga, *Rapport entre l'administration coloniale française et les autorités traditionnelles du cercle de Fada N'Gourma (Haute-Volta), 1895-1932*, mémoire de maîtrise, Université Paris VII, 1973, p. 385.

tusian a connu une série d'attaques et de razzias meurtrières. Les informations sur les différentes batailles proviennent essentiellement de la tradition orale dont des pans entiers ont cependant été perdus, et les bribes qui résistent se transforment au point de se perdre. Les sources écrites sur cette phase de l'histoire de ces territoires sont assez récentes. Elles se composent de textes ethnographiques datant de la période coloniale et postcoloniale. Dans le cas tusian, il s'agit de rapports d'exploration, de rapports administratifs coloniaux et des transcriptions de traditions orales locales dont l'essentiel se retrouve dans les publications de Jean Hébert⁴ et dans ses archives. Né en 1912, ce Père Blanc de la congrégation des Missionnaires d'Afrique fut l'un des premiers ethnologues du Burkina Faso. Il a séjourné au milieu des Tusian entre 1951 et 1963. Ses travaux éclairent quelques pans de l'histoire de ce groupe au XIX^e siècle, dans une perspective historique et ethnologique. Son œuvre sur l'histoire de la zone ouvre la voie à de nombreuses recherches sur les *Tusian*, *Bwaba*⁵ et *Dagara*⁶ chez lesquels il a séjourné de longues années. Ses descriptions sont saisissantes et renvoient à des événements qui semblent avoir profondément marqué les différentes communautés.

Cependant, face à la perte progressive des sources orales et devant la rareté des écrits, qui présentent également des biais liés au contexte colonial ou postcolonial, reste-t-il des témoins matériels qui permettraient de documenter autrement les conflits du XIX^e siècle en pays tusian ? Les preuves archéologiques des conflits du XIX^e siècle existent-elles encore ?

Nous focaliserons notre attention sur les villages où des batailles ont été signalées et où nous avons pu relever des indices matériels à travers des prospections menées sur le terrain entre 2012 et 2018. Ces prospections ont porté sur la recherche des refuges et des cachettes en pays tusian et dans les environs et visaient à vérifier, valider et éclairer l'histoire écrite de la région à l'aide de preuves archéologiques⁷. L'objectif prioritaire était d'établir un inventaire des sites et des vestiges qui témoignaient des guerres et razzias de cette période. Il s'agissait de rechercher et de caractériser les preuves tangibles des confrontations guerrières qui ont eu lieu dans la zone. Les recherches de traces matérielles ont été guidées par des témoignages écrits, mais aussi par des données recueillies lors d'enquêtes orales. Les personnes ressources sont peu nombreuses et, du fait du secret qui entoure certains faits et lieux, nous

4. Jean Hébert, « Esquisse de l'histoire du pays Toussian (Haute-Volta) », *Bulletin de l'IFAN*, t. 23, Série B, n° 1-2, 1961, p. 309-327 ; « Esquisse de l'histoire du pays Toussian (Haute-Volta) », Polycopie du CESA, Bobo-Dioulasso, 1976, 49 pages ; « Représentation de l'âme et de l'au-delà chez les Toussian », in *Anthropos* n° 92, Bonn, 1997, p. 183-190.

5. Des Bwaba (*Bwa* au singulier). Le terme désigne une ethnie localisée dans la partie Ouest-nord-ouest du Burkina Faso. On la retrouve principalement dans les provinces du Mouhoun et du Thuy.

6. Les *Dagara* forment également une ethnie située dans la région administrative du Sud-Ouest burkinabè.

7. Cela constitue la troisième perspective de notre thèse de doctorat : *Archéologie en pays tusian (Ouest Burkina Faso), vestiges anciens et actuels de l'occupation humaine* sous la direction de Manuel Gutierrez, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, et de Joseph Ki-Zerbo, Université Ouaga1, 2017.

avons été confronté au silence des anciens mais aussi à des réserves et à des mises en garde.

Les recherches sur la question n'en étant qu'à leur début, cet article se concentrera sur les types d'abris et de refuges que nous avons pu repérer et répertorier en lien avec l'histoire guerrière de la zone au XIX^e siècle. Notre démarche s'inspire d'expériences connues dans d'autres régions de l'Afrique où de nombreux territoires sont dépourvus de traces écrites. C'est par exemple celle qu'a appliquée Éric Joly en pays Dogon⁸.

LES TUSIAN ET LEURS ALLIÉS DANS LE CONTEXTE DES GUERRES DU XIX^e SIÈCLE

D'après les informations recueillies par Jean Hébert les Tusian ont connu de nombreux conflits de voisinage. Ses sources sont constituées de récits d'explorateurs⁹, de rapports de missions de reconnaissance¹⁰ et d'informations orales recueillies sur place entre 1954 et 1965. Situé entre trois grands centres politiques et économiques du XIX^e siècle (Bobo Dioulasso, Banfora et Orodara), le territoire des Tusian a subi l'impact des visées expansionnistes des différents conquérants de l'époque. La ville de Bobo-Dioulasso, par exemple, était un important point de passage des routes commerciales du XVI^e au XVIII^e siècle allant du Sahel et passant par Ouagadougou (pays mossi) en direction de Kong et les zones côtières (Côte d'Ivoire, Guinée et Gold Coast). Cette cité fut la cible des Traoré du KénéDougou et des Ouattara de Kong qui voulaient, par le contrôle du commerce du sel, de l'or et de la cola, imposer leur domination sur les territoires du nord de la Côte d'Ivoire actuelle, l'ouest du Burkina Faso et la région de Sikasso¹¹. Tiéba Traoré qui voulait faire de Bobo Dioulasso sa deuxième capitale dut s'attaquer aux Tusian, Turka, Sambla, et Gouin qui se trouvaient sur son chemin. Samori Touré, un des grands conquérants du XIX^e siècle tenta à son tour de s'emparer de la ville de Orodara¹² située au sud-ouest de Bobo Dioulasso (80 km environ). Cette cité a été le point de départ et le théâtre de sanglantes batailles et razzias au XIX^e siècle qui ont affecté les Tusian. Banfora, au sud-ouest du pays tusian, qui est la capitale des Gouin (alliés des Tusian et Turka), a aussi subi razzias et pillages. La frontière sud du pays tusian est marquée par la falaise gréseuse

8. Éric Jolly, « Espaces centrés et pouvoirs décentrés : l'exemple des fédérations villageoises dogon au XIX^e siècle », *Afriques*, n° 02, 2010, mis en ligne le 2 février 2011, consulté le 23 avril 2018. URL : <http://journals.openedition.org/afriques/752>; DOI : 10.4000/afriques.752.

9. Les ouvrages d'explorateurs exploités par Jean Hébert sont ceux de L. G Binger, *Du Niger au Golf de Guinée par le pays de Kong et le Mossi*, 2 vol., Paris, 1892, et de L. P Monteil., *De Saint Louis à Tripoli par le Lac Tchad*, Paris, 1896.

10. Les rapports de missions de reconnaissance cités par Hébert sont ceux du Lieutenant Cogli, janvier 1899; du Lieutenant Modeste, janvier 1898; du Lieutenant Morisson, 1898.

11. Louis-Gustave Binger, *Du Niger au Golfe de Guinée*, t. 1, 1892, p. 327-328.

12. Jean Hébert, « Esquisse... », art. cité, 1961, p. 316.

chez les Tusian et alliés. Les raisons des différentes agressions contre les Tusian sont d'ordre politique, religieuse et stratégique. Elles consistaient à attaquer un village par surprise dans le but de le piller et surtout de capturer des esclaves. Tiéba Traoré a multiplié ces actions contre les Tusian car disait-il, ces derniers l'empêchent d'atteindre et de prendre Bobo Dioulasso. En effet, dans une lettre adressée au Commandant Archinard, il écrivait : « J'ai l'intention de combattre contre les idolâtres qui occupent le pays entre mes États et Bobo-Dioulasso, je les battrai et ruinerai leurs demeures, cela par l'ordre et la volonté de Dieu, je les battrai de telle sorte qu'ils ne pourront chasser vos envoyés...¹⁶ ». De cette citation, deux logiques se dégagent. D'une part, on voit le mobile politique et stratégique qui pousse Tiéba Traoré à détruire le pays des Tusian pour l'incorporer au KénéDougou dont il est le roi. Et d'autre part, les Tusian sont qualifiés d'idolâtres qu'il faut anéantir au nom de Dieu. Babemba Traoré qui succéda à son frère se montra moins hardi. Il continua la même politique vis-à-vis des Français et des Tusian mais avec moins de succès.

À suivre Jean Hébert, la première razzia enregistrée en pays tusian serait celle de Takalédougou en 1830¹⁷. Selon le même auteur, d'autres razzias furent menées contre Tapoko, Nyanaba et Yorokofesso en février 1892. En dehors des razzias, de nombreuses batailles furent livrées en pays tusian mais aussi dans les territoires voisins au cours du XIX^e siècle. Pour les Tusian et leurs voisins, l'objectif était de contrer la marche des troupes samoriennes vers Bobo Dioulasso mais aussi d'échapper à la domination des tyrans Dioula de Kong et du KénéDougou (marchands d'esclaves et musulmans comme les Traoré). Parfois des réactions des Tusians et leurs alliés venaient en réponse à des pillages. Les batailles significatives mentionnées par Jean Hébert dans son *Esquisse de l'histoire du pays Toussian*¹⁸ eurent lieu à Keka (Kaka) en 1892, à Pénì en décembre 1892, à Benion en 1893, à Takedougou en 1896. Il signale aussi des rixes moins meurtrières mais fréquentes qui éclataient le plus souvent entre des villages. Enfin, les révoltes en pays tusian étaient orientées contre la domination et l'oppression Dioula favorisées par l'alliance entre ces derniers et les Français. D'après Hébert, citant des sources orales, et les rapports politiques de l'administration coloniale de 1915¹⁹, quelques révoltes contre l'autorité coloniale française ont été très sévèrement sanctionnées dans les villages de Toussiana, Yorokofesso et Nyanaba²⁰ entre 1914 et 1916.

Ces événements ont marqué les différents États et les séquelles sont encore palpables aujourd'hui à travers des pratiques sociales qui rappellent particulièrement cette époque. Ainsi dans le Sud, lors des funérailles de

16. *Ibid.*, p. 24.

17. Jean Hébert, art. cité, 1961, p. 315.

18. Jean Hébert, art. cité, 1976, p. 49.

19. Il s'agit des rapports politiques de 1915 (Commandant Maubert) qui se trouvent à Bobo Dioulasso à la documentation du CESA0.

20. Jean Hébert, « Esquisse... », art. cité, 1961, p. 324.

personnes âgées, un chant populaire entonné par le balafon (xylophone) et repris généralement en cœur par les femmes, évoque Tiéba Traoré et montre la crainte que ses troupes inspiraient aux populations. Le paragraphe ci-dessous est un extrait de ce chant²¹ :

<i>Mah Cēba seserr wè se pèn pi</i>	Quand je verrai les cavaliers de Cēba ²²
<i>M ke tò ke n gnon lè mirr</i>	Je m'enfuirai vite sans me retourner
<i>Aswon ke pèn nté oh</i>	Car je n'ai plus de grand-père
<i>Asohgoh ke pèn nté</i>	Je n'ai plus de grand-mère
<i>N dié nknè</i>	Je ne me soucie point

Cet élément de la mémoire collective transmise aux générations actuelles montre que les incursions de Tiéba Traoré ont marqué les populations par leur caractère violent et meurtrier. Dans plusieurs cas, les populations agressées n'ont pas eu le temps de livrer bataille. Dans leurs fuites, les Tusian se sont réfugiés dans différents lieux dont quelques-uns ont été repérés lors de prospections de terrain.

LES EMPREINTES DE L'HISTOIRE : ABRIS ET REFUGES²³ EN PAYS TUSIAN

Faire une étude archéologique des guerres du XIX^e siècle en contexte africain, mais spécifiquement chez les Tusian, est un exercice difficile. Cette difficulté est surtout liée au caractère relativement récent des événements mais aussi à la nature des sites concernés et aux rapports que les populations actuelles entretiennent avec les sites. En effet, certains sites sont encore secrets, d'autres sont des lieux de culte et renferment d'importants autels sacrificiels, à l'image du site de Timpiningnon (*cf.* fig. 2a).

L'accès à d'autres sites est réservé (strictement règlementé) comme à Sérékéni où il faut une autorisation pour se rendre à la grotte refuge. Une famille est chargée de la gestion des visites car la grotte se trouve dans une zone éminemment sacrée, avec des autels où se déroulent des sacrifices annuels.

Les abris et sites de refuge que nous avons identifiés et visités²⁴ sont de deux types. Les uns sont des éléments naturels (grottes, abris sous roche et

21. Nous l'avons enregistré en 2006 lors des enquêtes effectuées dans le cadre du mémoire de maîtrise en Histoire Option Archéologie : Pon Jean-Baptiste Coulibaly, *Ethnoarchéologie des pratiques funéraires en pays toussian (Ouest du Burkina Faso)*, Mémoire de maîtrise, Université de Ouagadougou, 2007.

22. Cēba est la transcription phonétique de Tiéba (du nom de Tiéba Traoré)

23. L'abri, le refuge et la cachette sont dans une certaine mesure des synonymes car désignant tous un lieu où on est en sécurité. Mais nous ferons une nuance entre abri ou cachette d'une part, et refuge d'autre part, qui permet de se mettre hors de portée sans forcément être caché.

24. L'identification des lieux et sites de refuge s'est faite en partie au cours des travaux de terrain

Fig. 2 : Deux des trois autels
sacrificiels observables
sur le site de Timpiningnon

2a : L'autel au pied du Baobab
se compose de plumes (blanches,
rouges, noires...), d'une lampe
traditionnelle, de cordes, de tissus,
de blocs de scorie, un pioche plantée
dans l'écorce...

2b : Notre guide Tchè-
mogho accroupi devant
un des autels du site (une
motte de terre recouverte
de plumes blanches,
une lame de fer fixé
au sol la pointe en l'air,
des blocs de pierre).

collines) et les autres sont d'origine anthropique (anciennes mines de fer et ateliers souterrains).

Le pays tусian se trouve sur un plateau de grès qui s'inscrit dans la continuité de la longue chaîne des falaises de Bandiagara. Le paysage est par endroits très accidenté avec des falaises très escarpées (*cf.* fig. 5). Ce cadre géographique, avec les falaises, les abris sous roches, grottes et autres collines qu'on y observe a été mis à contribution par les Tusian et leurs voisins pour échapper aux guerres et pillages au XIX^e siècle. Pour localiser les abris naturels, la toponymie est d'un grand apport. Avec Bakary Traoré, nous nous accordons à dire que la toponymie s'inscrit dans une dynamique historique et constitue un support essentiel pour l'histoire²⁵. En effet, les noms de lieux tels « cachette de Samori », « Bori bana », « Sonfara », « Timpiningnon », sont chargés d'histoire et constituent des indices précieux dans l'étude des lieux de refuge, y compris au XIX^e siècle.

L'environnement géographique des falaises, du fait du relief très accidenté, a constitué un lieu idéal de refuge au cours des incursions guerrières du XIX^e siècle. Selon Jean Hébert, « vers 1830, le village de Tagalédougou fut razzié et détruit par un dénommé Bala, venant du Nord, les Toussian partirent se réfugier dans les montagnes de Fabédougou, chez leurs amis les Turka, qui conservent aussi le souvenir de cette invasion²⁶ ». Quelques vestiges archéologiques reconnus par les gens des localités le confirment aujourd'hui. Les vestiges que sont les restes de céramiques, le matériel de broyage (meules et molettes) que l'on retrouve en surface autour des spectaculaires dômes de Fabédougou (*cf.* fig. 3) sont les preuves d'une occupation humaine de ce site. Des recherches systématiques pourraient en effet confirmer les propos des villageois selon lesquels ces vestiges sont les restes d'objets apportés dans ces lieux « au temps de la force²⁷ » par leurs grands-parents²⁸. La principale difficulté d'une recherche archéologique dans le secteur des dômes de Fabédougou est l'absence de stratigraphie. Les sédiments et les autres restes organiques sont constamment balayés par l'eau de ruissellement, perturbant ainsi fortement le mobilier archéologique. Dans le même

pour la thèse. D'autres prospections ont été réalisées en septembre 2017 puis en mars 2018 dans le cadre d'une recherche dont le présent article est un début.

25. Bakary Traoré, « Toponymie et histoire dans l'Ouest du Burkina Faso », *Journal des africanistes*, n° 77, 2007, p. 93.

26. Jean Hébert, « Esquisse... », art. cité, 1961, p. 315.

27. Les Tusian, de même que la plupart des communautés voisines et alliées (Turka, Karaboro, Gouin, Tiefo, etc.), désignent par cette expression deux périodes historiques : celle des pillages et des guerres du XIX^e siècle et celle de la colonisation (première moitié du XX^e siècle). Dans le cas précis, il s'agit de la première, car au cours de la seconde, pour échapper aux travaux forcés et à la pression coloniale, la solution était la migration vers les pays côtiers (Côte d'Ivoire et Ghana). D'autres allusions sont plus évocatrices (précises) comme « *Samori tlé*, *Tiéba tlé* », que l'on peut traduire par « au temps de Samori, au temps de Tiéba ».

28. Ce terme qui se dit (*fatchiè koroba*, *bèma tchièw*) en Dioula, est utilisé abusivement pour désigner à la fois les grands-parents (sens propre du terme), les arrière-grands-parents et même dans certains cas les bisaïeuls, ou tout simplement des ancêtres avec qui on peut encore établir une filiation claire.

Fig. 3 : Vue panoramique de la partie Ouest des Dômes de Fabédougou

espace des falaises, on trouve fréquemment des structures circulaires qui sont très probablement des fondations de greniers construits dans ces lieux pour mettre les vivres (mil, maïs, fonio, arachide...) à l'abri des pillages fréquents. Leur diamètre varie entre 60 et 100 centimètres, ce qui exclurait l'hypothèse que ces cercles de pierres soient des restes d'habitats, mêmes temporaires. Les pierres utilisées sont des blocs de grès de taille relativement homogène. Si par endroits les pierres sont ensevelies par le sédiment, ailleurs, elles sont complètement mises à nue par l'action de l'eau et du vent. Nous en avons identifiées en 2013 et 2015²⁹ au-dessus de la falaise, au niveau des villages de *Pouan yah*, puis en 2017 et 2018³⁰ à Sindou et Kawara où ces structures sont très nombreuses. Les Tusian, les Tiéfo comme les Sénoufo (Karaboro, Natorio, Wara) de la région de Sindou construisent des greniers circulaires entièrement en argile avec des fondations en pierre, mais il n'est pas exclu que ces cercles de pierres soient les restes d'enclos de fortune. Le témoignage de Ouattara Fadouga, notre guide à Kawara, indiquerait que les sites dans la falaise sont liés aux problèmes sécuritaires de la fin du XIX^e siècle dans la zone : « C'est ici [au-dessus de la falaise], dit-il, que les anciens venaient cacher les vivres, les femmes et les enfants en temps de guerre ». Sans avoir posé la question de savoir à quoi renvoie la notion « *kèlè wakati* » que nous traduisons par « temps de guerre », nous avons déduit qu'il s'agissait des guerres qui ont eu lieu dans la zone à la veille de la période coloniale.

Toutefois, même si l'on ne peut pas à l'étape actuelle des recherches, construire un lien direct entre tous les vestiges localisés au-dessus de la falaise et les conflits du XIX^e siècle, une approche des sites par la toponymie permet de mettre certaines cavités en rapport avec différents faits rapportés par les sources orales et écrites. Prenons ainsi l'exemple de l'abri naturel appelé « cachette de Samori Touré ».

L'abri dit cachette de Samori

Samori Touré est une figure marquante de l'histoire ouest-africaine. Il s'est illustré dans la résistance farouche à la colonisation française dans cette partie de l'Afrique où il s'était constitué un vaste territoire. Vers 1870, grâce à une armée fidèle, il étend son influence politique et militaire sur la Guinée, la Gold-Cost (Ghana), la Côte d'Ivoire, le Sénégal, le Soudan français (Mali) et la Haute Volta (Burkina Faso). Son image est associée à l'histoire de la résistance à la colonisation en Afrique de l'Ouest. Les différents explorateurs (Binger surtout) le présentent comme un tyran esclavagiste dont la richesse était fondée sur le commerce d'esclaves. Capturé par les Français en 1898, il fut déporté et mourut en captivité en 1900 au Gabon. Dans sa progression vers Bobo Dioulassao, Samori Touré a pillé et détruit de nombreux villages.

29. Au cours de recherches de terrain pour la thèse (visite de sites d'art rupestre).

30. 2017 et 2018 : Missions d'enseignement pour le semestre 8 des étudiants en Master 1 d'archéologie de l'université Ouaga 1, dirigées par Joseph Ki-Zerbo.

Son passage est signalé dans les pays Tusian, Tiefo, Karaboro et Turka. Selon Hébert, il ne se serait pas battu à Toussiana car il était poursuivi par les Français. Ce sont les villages de Dramandougou, Darsalamy et de Noumoudara en pays Tiefo qui ont été détruits par les guerriers de Samori³¹. Après la destruction de Noumoudara à la porte de Bobo Dioulasso, sur le plateau qui surplombe le village de Dingasso, Samori Touré aurait campé avec ses hommes dans la falaise à Darsalamy³². La grotte récemment identifiée comme étant sa cachette serait donc le lieu où il aurait préparé l'attaque contre Bobo Dioulasso avant d'y renoncer après la médiation du chef Sakidi Sanou. C'est de là qu'il rejoignit Bobo Dioulasso où il fut reçu en ami³³. La grotte appelée « cachette de Samori » est un abri sous roche situé au Nord du village de Dingasso. Elle se trouve sur un pic rocheux qui surplombe le village et se compose de deux espaces reliés par un couloir. La première partie est sans mobilier archéologique. Seules les surfaces creuses et lisses, les rainures sur la surface rocheuse indiquent un passage humain à cet endroit. Le sol est pratiquement nu. Le couloir reliant les deux parties de la grotte présente un dépôt sédimentaire relativement important (sable d'origine éolienne). Dans la troisième partie se trouve un lit de pierres aménagé le long de la paroi gauche (par rapport à l'entrée). Au sol, on remarque des fragments de roches reposant sur une couche argilo-sableuse apparemment dense. Si l'occupation effective de cette grotte par Samori était archéologiquement prouvée, elle constituerait la première preuve matérielle de son passage dans la zone. Sans remettre en cause les informations reçues au sujet de ce site, nous pensons que des recherches complémentaires (fouilles, datation) sont nécessaires. Au cas où les données archéologiques permettent de confirmer cette hypothèse de départ, on saurait avec beaucoup de précision l'itinéraire de Samori Touré dans ses conquêtes puis lors de sa fuite.

Les abris sous roche de Boribana

Autre piste fournie par la toponymie : le lieu-dit *Boribana*. Cet endroit situé au sud-est du village de Wempea se trouve au bord d'un précipice (cf. fig. 4). D'où cette appellation « *boribana* ». En effet *boribana* en bambara signifie littéralement « la course est terminée ».

Selon les personnes ressources à Wempea, ce lieu a été une barrière salvatrice pour les gens de l'époque. D'après Jean Hébert, beaucoup de fuyards (Tusian) disparaissaient à cet endroit pour échapper à leurs poursuivants (Sofa). Alors que quelques-uns qui avaient de l'avance se faufilaient entre les rochers avant d'atteindre les abris à mi-hauteur de la falaise (cf. fig. 5), d'autres se jetaient dans le précipice. À partir de cet endroit, à mi-chemin

31. Yves Person, *Samori, Une révolution Dyula*, t. III, p. 1886 et p. 1904-1905.

32. *Ibid.*, p. 1904.

33. Katja Werthmann, « Transformations d'une élite musulmane en Afrique de l'Ouest : Le cas des Dioula de Darsalamy (Burkina Faso) », *Cahiers d'études africaines*, n° 208, 2012, p. 850.

Fig. 4 : Une vue de la grande dépression qui donna le nom Boribana

entre le plateau et la plaine, une piste sinueuse, très accidentée, permet de rejoindre le pays tiéfo plus bas. En suivant la piste, on arrive à un endroit où on a, à gauche (côté Est-Sud-Est), une succession de cavités naturelles (abris sous roches) (cf. fig. 5). Ces informations circulent encore au sein des communautés, à Wempea notamment.

Les différents abris sont cependant très pauvres en traces matérielles tangibles. Le sol des abris est complètement nu par endroits. Il n'y a pas de dépôts sédimentaires permettant de conserver certains indices archéologiques sur place. Toutefois, on trouve quelques tessons céramiques dans les abris situés dans le prolongement sud. En revanche, à *Sonfara*, lieu-dit situé dans le village de Sérékéni (*Sinkan*) à l'ouest du Burkina Faso (cf. la carte, fig. 1), on peut observer des traces matérielles encore en place.

Les grottes-refuges de Sonfara

Sur le site qui se caractérise par une très abondante végétation et des falaises escarpées, il y a de nombreux abris connus des villageois. Certains sont interdits d'accès pour des raisons cultuelles et des rites annuels s'y déroulent encore. L'une des grottes que nous avons visitées est très impressionnante par son envergure et les aménagements que nous y avons observés. La grotte est vaste de plusieurs dizaines de mètres carrés et renferme de nombreux greniers. Les greniers ont des morphologies et des dimensions très variées. L'emplacement et la forme de la porte changent d'un grenier à

Fig. 5 : L'un des abris situés dans la falaise

l'autre. Elle est tantôt circulaire, tantôt quadrangulaire et régulièrement taillée, quelquefois dans la partie haute et parfois à la base des structures. Certains greniers portent des décors digités ou modelés sur leur paroi externe. Dans l'ensemble, ils ont la même architecture que ceux qu'on retrouve dans le village. On note à *Sonfara* l'absence de coiffe ou de dispositif de fermeture des portes pour les greniers. À l'entrée donnant sur l'Est, on a quelques gravures par incision dont quelques-unes sont présentées dans les figures 6 a et b ci-dessous. Les éléments représentés ne sont pas encore déterminés.

Dans la pénombre, il est difficile de distinguer tous les artefacts au sol. Nous avons cependant identifié une meule à grain (*cf.* figure 8c) au milieu des greniers, un plat métallique portant encore de la peinture (fig. 8b), un seau rouillé (fig. 8a) et une calebasse peu utilisée. Un prélèvement de sédiment dans différents greniers à des fins d'analyse en laboratoire permettra de déterminer la nature des denrées qui y ont été gardées. Selon Sirè Christophe Barro, jusqu'à une date récente, on trouvait des restes d'arachide et de fonio sous forme de coques et de son dans quelques greniers³⁴. Des travaux systématiques auraient permis d'établir un plan intégral et détaillé de la grotte, mais au moment où nous entreprenions ce travail nous ne disposions que des données (photographies et descriptions) issues de la première prospection. Le sol est couvert de débris rocheux, de végétaux, de blocs argileux reposant

34. Christophe Barro, entretien du 17 février 2017, Ouagadougou.

Fig. 6 : Éléments de gravure rupestre à Sonfra

Fig. 7 : Une vue de l'intérieur de la grotte avec des greniers

sur un sédiment dont on ne peut pour l'instant estimer l'épaisseur. Non loin de cette grotte, dans le prolongement de la même formation gréseuse qui l'abrite, nous avons identifié des cavités (grottes) dont certaines sont perchées. Les informateurs dans le village³⁵ affirment qu'il n'y a pas eu de bataille à Sérékéni. Ce village aurait prêté allégeance à Tiéba Traoré et à son successeur Babemba Traoré. Il ne reste cependant aucune mémoire du passage de Samori Touré dans la zone. Au dire de Bouflan Barro, frère du chef actuel, il y a un lieu où les gens de Sérékéni se sont réfugiés en temps de guerre. Mais, ce lieu qui serait une colline, les anciens ne l'ont jamais montré si bien que personne ne sait où elle se situe exactement. Par ailleurs, la grotte de Sonfara et ses greniers en terre rappelle fort les villages troglodytes de Niasogoni³⁶ et de Negueni et à l'extrême ouest du Burkina Faso non loin des frontières

35. Ce sont Sirè et Christophe Barro, interrogés à Ouagadougou le 17 août 2017 et le 3 mars 2018, qui nous ont signalé l'existence de ce site; ainsi qu'un groupe de vieux du village (Sérékéni) : Bouflan Barro, Bakary Barro (Sifon), Seydou Barro, et Robert Barro interrogés à Sérékéni, le 12 septembre 2017.

36. <http://www.burkinatourism.com/LE-VILLAGE-TROGLODYTE-DE-NIANSOGONI.html>

maliennne et ivoirienne. À Niasogoni, les auteurs des aménagements (Wara) sont encore sur place et maintiennent des liens avec les sites. Ils seraient descendus de leurs villages perchés très récemment (1980), selon les guides locaux. La création de ce village troglodyte serait lié aux guerres et conquêtes du XIX^e siècle. Celle de Samori Touré est particulièrement citée dans les témoignages des anciens à partir desquels le discours des guides touristiques est construit³⁷. Des aménagements similaires moins imposants se trouvent aussi à Kawara sur le plateau gréseux qui domine le village. Dans ce cas aussi, la présence des greniers et restes de greniers au-dessus de la falaise est expliquée par le problème de sécurité généré par les conflits du XIX^e siècle dont les instigateurs les plus connus et cités par les gens de Kawara sont Samori Touré et Tiéba Traoré. Tous ces éléments réunis laissent voir que la construction de greniers dans les grottes et abris sous roche dans des zones très accidentées est effectivement liée aux conflits du XIX^e siècle. Cependant l'imprécision des sources orales ne permet pas de fournir des détails précis et de distinguer les différentes phases d'invasion et le déroulement des batailles. Une étude archéologique du site de Sonfara et des vestiges qui s'y trouvent permettrait de confirmer l'hypothèse d'une confrontation guerrière des populations de la zone à des envahisseurs étrangers ou à des voisins rivaux. Une telle approche favoriserait une meilleure connaissance des systèmes défensifs locaux et du déroulement réel des circonstances dont résultent les vestiges.

Parmi les lieux de refuges naturels, il y a les élévations (collines). Ces zones d'élévation ont aussi constitué des lieux stratégiques dans les guerres et razzias que l'espace tussien a connues au XIX^e siècle.

La colline refuge de Mbié

Lors du siège de Banflagoué rapporté par Jean-Hébert, les fugitifs se retranchèrent sur une colline située en face du village de Sidi (voir la carte figure 1). En effet, on peut lire dans *Esquisse de l'histoire du pays Toussian* : « La sanglante rencontre des deux adversaires se produisit à Kéka (entre Kouini et Sidi). Les Toussian se battirent avec un courage extraordinaire pendant toute une journée, mais leurs pertes furent telles [...qu'ils] coururent se réfugier près de Sidi, les femmes et les enfants se joignant aux combattants. L'endroit choisi était juste en face de Sidi, de l'autre côté de la grande route Bobo-Sikasso ; cette colline était impossible à attaquer du côté d'Orodara, parce que trop à pic, mais elle était cependant accessible aux chevaux du côté de Bobo³⁸ ». Des enquêtes à M'Bié, Banflagoué et Guéna ont permis de recueillir des informations orales qui corroborent le récit. Les indications données par l'auteur permettent de localiser le site aisément. Mais les personnes interrogées sont réticentes à indiquer le champ de bataille. Elles prétextent

37. <http://www.burkinatourism.com/LE-VILLAGE-TROGLODYTE-DE-NIANSOGONI.html> consulté le 24 janvier 2019, 12h06.

38. Jean Hébert, « Esquisse... », art. cité, 1961, p. 317.

Fig. 8 : Éléments mobiliers de la grotte de Sonfara

souvent ignorer les sites ou avancent des difficultés d'accès ou disent parfois qu'il est interdit d'y aller. Pour ce qui est de la bataille de Banflagouè, les informateurs³⁹ rapportent que sur le site on trouve encore des restes de poteries dans lesquels ont été probablement transportés les provisions. Pour le cas de Banflagouè, c'est le seul contexte où on a un champ de bataille localisé dans l'espace, même si à ce stade nous n'avons pas encore obtenu des anciens l'autorisation d'y mener des recherches.

La difficulté d'une telle recherche est liée au rapport que les villageois entretiennent avec cette histoire. En effet, la plupart des lieux de bataille ou de refuge sont devenus des lieux sacrés. Les autels des villages sont en général déposés à ces endroits dont la fréquentation est très strictement restreinte. Les informateurs de Banflagouè convertis à l'islam ainsi que d'autres vieux désireux de rester anonymes ne justifient pas leur refus d'indiquer les lieux ou d'y accompagner des personnes. Toutefois, les rites qui se tiennent dans la plupart de ces endroits sont à notre avis une des explications de ce refus. Le syncrétisme religieux est très répandu chez les Tusian qui sont aujourd'hui chrétiens pour une part, et musulmans pour une autre part, mais restent attachés au culte traditionnel qu'ils entretiennent secrètement. Pour les Tusian, la mort sur un champ de bataille fait partie de la catégorie des morts violentes. Les victimes décédées dans de telles circonstances n'ont pas été soumises aux différents rites funéraires auxquels ont droit les personnes décédées de « mort naturelle ». Ces défunts n'iront donc pas au pays des ancêtres ou *Lékokwil* (village des morts). Et par conséquent, leurs âmes erreraient encore dans les environs, cherchant à se venger⁴⁰. Tels que les sites sont présentés par les personnes ressources que nous avons interrogées surtout à Banflagouè, des recherches archéologiques ont des chances de fournir d'importantes informations sur les techniques et les armes de guerre, de même que sur le déroulement concret des combats. L'approche archéologique des conflits du XIX^e siècle est une piste intéressante pour mieux appréhender les faits si difficiles à relater et à affronter pour les populations. Reste cependant une nécessaire médiation auprès des riverains afin de les amener à accepter cette confrontation avec leur passé douloureux. Dans d'autres zones voisines comme à M'bié, des cavités créées par les hommes ont constitué des refuges habillés aujourd'hui du même voile lugubre de la violence et de mort. Dans ce registre, nous avons des cavernes laissées par l'extraction du minerai de fer et les ateliers souterrains de vannerie.

Les anciennes mines de fer et les ateliers souterrains

Les activités comme l'exploitation du minerai de fer et la vannerie ont laissé des cavités souterraines dont certaines sont encore visibles dans les vil-

39. Les informateurs sont Yaya Traoré (né en 1941) et San Djakaridja Traoré (né en 1944). Ils ont été interrogés à Banflagouè le 5 septembre 2017.

40. Pon Jean-Baptiste Coulibaly, *Ethnoarchéologies des pratiques funéraires...*, mémoire cité, p. 36.

lages⁴¹. Ces différentes cavités résultant d'activités anthropiques anciennes ont, tout comme les grottes et abris naturels, constitué des refuges. Dans les villages, les gens les désignent comme étant « les trous des anciens », « trous des forgerons ». Jean Hébert rapporte que pour échapper aux ennemis, des familles, quartiers et villages entiers se sont cachés dans des ateliers souterrains de vannerie ou des anciennes mines de fer. Plusieurs témoignages recueillis récemment à Wempea et à Toussiana soulignent des faits similaires. Par exemple, nos guides de Wempea nous disaient pendant nos prospections archéologiques en 2013 : « Il y des puits secrets un peu partout dans le village. Mais un grand nombre est bouché par la terre. Les vieux disent qu'au temps de la force, ces trous servaient de cachettes. Il en existe un qui pourrait accueillir tout le village⁴² ». Nous en avons repéré quelques-uns mais ceux-ci étaient complètement remplis de terre et le trou susceptible d'abriter un village entier ne nous a pas encore été montré. Le rapprochement des puits que nous y avons vus et leurs diamètres montrent bien qu'il s'agit de puits d'extraction de minerai de fer.

Parmi les sites qui portent la trace de l'exploitation du minerai de fer, nous avons identifié lors de travaux antérieurs les puits avec galeries et des cavernes souterraines⁴³. Les puits ont été identifiés un peu partout dans l'espace tусian mais les cavernes sont moins nombreuses. Parmi celles-ci, trois cavernes résultant de l'extraction du minerai de fer à M'bié, Timpiningnon et Guéna ont été prises en compte pour ce travail⁴⁴.

« Entre 1892 et 1893, le village de M'bié a été attaqué par les troupes de Tiéba Traoré. Alertés, les villageois se sont réfugiés dans une grotte n'ayant qu'une seule issue. Sous la torture, un lépreux à qui l'accès à la cachette avait été refusé trahit le village dont les habitants moururent étouffés (à l'exception d'un frère et d'une sœur) » : ce sont ces phrases de Jean Hébert qui nous ont mis sur les traces de cette caverne⁴⁵. Ses propos furent corroborés par le témoignage du frère du chef du village de M'bié. En effet, en tentant de retracer l'origine du nom du village, ce dernier nous a fait un récit très proche de celui mentionné plus haut⁴⁶. Lors d'un entretien de groupe dans le village, nos informateurs nous disaient : « Ce trou est actuellement au milieu d'une forêt touffue. Son entrée, est complètement bouchée. On ne peut rien y voir car l'abri est même effondré⁴⁷ ». Même s'ils ont accepté de fournir quelques détails sur ce site, nous notons une certaine réticence à nous y conduire.

41. Pon Jean-Baptiste Coulibaly, « La métallurgie ancienne du fer en pays tусian du sud : les sites d'exploitation du minerai de fer à Toussiana », *Cahiers du CERLESHS*, 2017, p. 117-137.

42. Adama Coulibaly, Mamadou Coulibaly et Soungalo Coulibaly, interrogés à Wempéa le 23 mars 2013.

43. Pon Jean-Baptiste Coulibaly, article cité, p. 125.

44. Elles ont été choisies sur la base de leur accessibilité et leur rapport avec le contexte belliqueux du XIX^e siècle.

45. Jean Hébert, « Esquisse... », art. cité, 1976, p. 25-26.

46. San Traoré, entretien du 26 décembre 2017 à M'bié.

47. Sy Traoré et Sibiri Traoré, interrogés à M'Bié le 6 septembre 2017

Les raisons avancées étaient toujours les mêmes : la dangerosité du lieu (les esprits qui s'y trouvent), la présence de reptiles dangereux (des pythons), la densité de la végétation, l'absence de traces visibles au sol. En 2018, grâce aux rapports que nous entretenions avec les villageois, nous avons pu visiter un site à l'écart du village. Selon notre guide du jour (Sibiri Traoré, neveu du chef de village, paysan et membre du conseil municipal de Kourignon), il s'agissait du refuge dont il avait été question l'année précédente. Le site se trouve effectivement sur une petite élévation boisée. L'accès y est difficile du fait des arbres et arbustes qui entourent le lieu. Une fois sous les arbres, nous avons remarqué une dépression circulaire d'environ 5 mètres de profondeur au centre. Les rebords de la dépression qui forme une cuvette d'environ 40 mètres présentent une couche latéritique de 20 à 30 cm d'épaisseur. Du côté ouest, derrière un éboulis de pierre apparemment récent, des chauves-souris entrent et sortent par un trou relativement étroit. Excepté ce côté relativement escarpé, les autres sont en pente. Des gros blocs latéritiques issus de l'effondrement du plafond de la caverne se trouvent un peu partout. Deux grands arbres sauvages et quelques jeunes autres ont poussé à l'intérieur de la cuvette. Nous n'avons cependant pas noté de traces anthropiques témoignant des faits relatés au sujet de ce lieu. Des investigations systématiques pourraient dans l'avenir mettre ces preuves à nu.

Le site de *Timpiningnon* est lui situé à l'Est du village de Tapoko. Il s'étend sur une centaine de mètres et comporte de gros baobab (*Adansonia digitata*) pris dans le bosquet formé de lianes (*Saba senegalensis*). On note la présence de quelques autels sacrificiels (cf. fig. 2) composés d'éléments divers tels que poteries, plumes, tissus, amulettes, lames de fer, lampe à huile... Autour du bosquet, on trouve des puits circulaires dont quelques-uns se prolongent obliquement après 50 cm de profondeur. Au centre du bosquet, une fente circulaire délimite une zone d'affaissement de la carapace latéritique. Sous cet affaissement se trouve une grande caverne à laquelle on accède par une petite ouverture. La lumière du jour ne parvient pas dans cette caverne, qui comporte des chambres vastes avec un plafond irrégulier et haut de plus de 2 mètres par endroits (cf. fig. 2). Pour accéder à certaines parties, il faut ramper à travers d'étroites galeries longues de un à deux mètres. Des témoignages⁴⁸ indiquent que ce site a servi de refuge lors des razzias de Tiéba Traoré. Les seuls vestiges archéologiques de ce site sont des tessons de céramiques qu'on trouve à l'intérieur de la caverne. En plus, on peut observer sur une aire bien dégagée de 50 mètres environ au sud, des blocs latéritiques disposés en pierre de foyers. D'après des informations fournies par le guide Coulibaly Tchémogo⁴⁹, ces pierres sont des témoins de l'utilisation de ce site comme refuge. Des instruments de musique et des arsenaux cachés à cet endroit lors

48. Chegnin Koné et Tchémogo Coulibaly, interrogés à Tapoko en septembre 2017.

49. Tchémogo Coulibaly, paysan interrogé le 12 février 2012 à Timpiningnon. Il habite à environ 300 mètres du site.

Fig. 9 : La cachette de Timpiningnon

de rixes avec des *Sofa* auraient été ensevelis dans un compartiment qui n'est plus accessible.

Pour nombre de villages, les sites refuges sont des lieux de mémoire, des sites dont les esprits se sont montrés bienveillants lors des catastrophes (guerres du XIX^e siècle dans le cas actuel). En retour, les villageois sont donc enclins à les protéger en reconnaissance de la sécurité dont ils ont bénéficié en temps de guerre. Cette protection se traduit par des dispositions telles l'interdiction d'y prélever du bois, d'y cultiver ou d'y chasser. À Timpiningnon, l'esprit du site serait un énorme python que l'on peut observer parfois (quand il prend son bain de soleil). Tout manquement aux restrictions provoque la colère de l'esprit du site qui attirerait des malheurs sur le village ou sur la personne fautive. À l'inverse, les populations ont parfois recours aux faveurs des esprits qui habitent ces lieux, lors de catastrophes, pour régler des conflits familiaux ou pour trouver des solutions à des maux. De même que pour les animaux totem, les sites de refuge ou la majorité de ceux-ci sont considérés comme des éléments protecteurs des villages. Le serpent boa est le symbole du village de Noumoundara car, comme nous l'a confié Félix Badjori Ouattara⁵⁰, ce reptile a sauvé le village d'une invasion par des guerriers étrangers dans le passé. La sacralité de certains de ces sites est liée à la croyance selon laquelle tous les éléments naturels (collines, grottes, arbres, marigots, etc.) représentent des esprits, ou sont gouvernés par des esprits qui peuvent être bienveillants ou maléfiques.

Au nord-ouest du village de Guéna (*Kbanw*), près du sommet d'une colline boisée qui domine de vastes étendues agricoles, se trouve une cavité connue dans le village et dans les environs comme un refuge historique. Le vieux Vla Ouattara nous a indiqué le nom du site qui abrite cette caverne mais, incapable de le transcrire, nous en donnons la traduction qui est la suivante : « l'endroit où les gens de l'ancien village ont péri⁵¹ ». Cette dénomination permet de comprendre que le village actuel de Guéna n'est pas à son emplacement initial ou qu'il a été rebâti sur ses propres ruines. En attendant d'élucider cette situation, nous retenons des échanges avec nos informateurs du village que les batailles contre Tiéba Traoré ont été très meurtrières : « Les femmes, enfants et les vieux ont été cachés dans des grottes et beaucoup n'en sont pas ressortis... Les hommes qui sont partis à la guerre ne sont plus revenus... Beaucoup de survivants ne reconnaissent plus leur village⁵² ». En attendant que des travaux systématiques mettent à nu des témoins de l'utilisation de cette cavité, nous croyons que, comme le soutiennent les villageois, elle fut un lieu de refuge pendant les conflits de la fin du XIX^e siècle.

50. Félix Ouattara Badjori, guide et conservateur du Mausolée de Tiéfo Amoro, interrogé à Noumoundara, le 3 mars 2018.

51. Ouattara Samba (paysan) et Ouattara Drissa (paysan) nos guides, respectivement neveu et fils du Vieux Ouattara Vla Adama interrogé à Guéna le 6 septembre 2017.

52. Ouattara Vla Adama, né vers 1942, interrogé à Guéna le 6 septembre 2017.

Fig. 10 : L'entrée de la caverne de Guéna

Pour accéder à la cavité, il faut grimper la colline par le versant sud très accidenté. Près du sommet, on pénètre un sous-bois en creux. La vue et le déplacement sont difficiles du fait des gros blocs latéritiques, des branches et de lianes. En progressant en direction du Nord on aperçoit l'entrée de la caverne au milieu d'un chaos rocheux visiblement lié à l'éboulement de pans de la carapace qui couvre le sommet de la colline. C'est la caverne de Guéna, une ancienne mine d'extraction du minerai de fer dont l'entrée est orientée vers le sud. L'ouverture mesure environ 2 mètres de large pour une hauteur de 1,5 mètre. L'ensemble de la cachette se compose de trois parties. La première partie est un couloir horizontal relativement vaste de forme indéterminée mais orienté dans un axe nord-sud. Le plafond est approximativement régulier et se situe sous une carapace ferrugineuse. Au fond du couloir très sombre, on observe qu'il se divise latéralement en deux compartiments. Nous n'y sommes pas entrés du fait des guêpes installées sur le plafond à quelques mètres de l'entrée. Le sommet de la colline abritant le site offre un terrain plat faiblement boisé. On y remarque par endroits, de nombreux puits à section circulaire de faible diamètre. Ces puits d'extraction du minerai de fer sont munis d'encoches et leur profondeur moyenne est de 2 mètres.

Lors de la razzia contre Toussiana en 1892, « certains Toussian se terrèrent dans de grands trous qui servaient à la fabrication de nattes et qui

Fig. 11 : Vues d'un atelier de Vannerie à Sitiëna

L'accès d'un atelier souterrain à Sitiëna. Photo Koté Lassina février 2005

L'intérieur de l'atelier (droite). Photo Koté Lassina février 2005

étaient cachés aux regards étrangers. Malheureusement, des Toussian réfugiés dans un de ces abris près de la case du chef de village de Toussiana y étaient entrés avec un chien, celui-ci sentant les envahisseurs se mit à aboyer, les réfugiés découverts furent enfumés et tués par le piment brûlé⁵³». En pays tusian, la vannerie a laissé des traces archéologiques encore visibles dans le paysage malgré le déclin de l'artisanat local. Les témoins matériels de l'activité sont quelques rares outils et surtout les ateliers souterrains qui permettaient de pratiquer l'activité toute l'année. Ces ateliers souterrains communs aux Tusian, Gouin, Karaboro et Turka, se présentent comme des chambres souterraines similaires à des puits en surface. Lors des guerres et razzias, des familles se sont réfugiées dans ces trous dont un certain nombre sont encore visibles. C'est ce type d'abris dont il est question dans le cas malheureux sus cité. Il en existe quelques-uns dans le village de Toussiana. Nous les avons connus il y a déjà une vingtaine d'années en état d'abandon – déjà convertis en poubelles – mais de nos jours, tous les trous sont bouchés. Afin d'illustrer notre propos, nous utiliserons des photographies empruntées au Dr. Koté Lassina. Elles ont été prises en 2005 dans le village de Sitiéna lors d'une sortie pédagogique. L'étude archéologique de ces sites souterrains est d'un apport significatif aux récits écrits et oraux. Au-delà de ce que ces sites pourraient fournir sur la réalité des guerres du XIX^e siècle, leur étude nous permettrait de comprendre l'évolution des localités dont elles relèvent au regard du réemploi de ces fosses comme poubelles.

*

Le XIX^e siècle dans l'espace tusian et ses environs est marqué par des guerres et des razzias violentes. Parmi les sites et vestiges en lien avec ces événements, une bonne partie reste encore inaccessible à l'archéologie. Pour ces sites, un travail préalable de médiation auprès des populations est indispensable.

Toutefois, de notre démarche, nous pouvons retenir quelques enseignements. Cet exercice nous permet en effet de nous rendre compte d'une nécessaire confrontation des sources dans la perspective d'une histoire concrète et complète des espaces concernés. À cette étape de notre projet, nous retenons aussi que les sources orales constituent des pistes incontournables pour la recherche des témoins physiques des conflits du XIX^e siècle même si elles restent imprécises et se perdent assez rapidement. Pour la compréhension des sites auxquels renvoient les récits existants, leur apport sera essentiel au regard des nouveaux récits qui se tissent autour des sites et ce qu'ils représentent aujourd'hui. C'est pourquoi l'archéologie de la guerre en pays tusian fait nécessairement appel à une double approche ethnographique et archéologique.

53. Jean Hébert, « Esquisse... », art. cité, 1976, p. 21.

En outre, les sites accessibles ne sont pas négligeables mais les preuves qu'ils renferment sont généralement très perturbées. Les rares témoins matériels concernant les conflits qui ont marqué le territoire tусian au XIX^e siècle sont néanmoins très précieux pour l'archéologie. Des fouilles et des datations des différents sites et vestiges sont des moyens pour enfin écrire une histoire de ce territoire à la manière de François-Xavier Fauvel⁵⁴. En effet, les récits écrits et oraux qui subsistent sont sujets à des déformations, transformations volontaires et parfois involontaires, mais les vestiges, quant à eux, sont des preuves tangibles et palpables d'une histoire probablement trahie par l'oralité et le regard extérieur. Cette étape dans la perspective d'étudier les guerres du XIX^e siècle dans l'espace tусian est donc un pas décisif vers une histoire du pays Tусian contée par des objets restés longtemps muets.

Pon Jean-Baptiste Coulibaly est enseignant au Département d'Histoire et Archéologie de l'Université Joseph Ki-Zerbo (Burkina Faso).

54. François-Xavier Fauvelle (dir.), *L'Afrique ancienne : De l'Acacus au Zimbabwe*, Paris, Belin, 2018. Cet ouvrage propose une histoire de l'Afrique dans la longue durée mais ce qui est frappant c'est l'effort d'illustration qui accompagne chaque chapitre.